

## LE CADRE GÉOGRAPHIQUE DE BUCAREST À L'ÉPOQUE PHANARIOTE (1716–1821)

TUDOR DINU\*

*Mots-clés:* géographie historique, relief, réseau hydrographique, topoclimat, végétation.

**The geographical framework of Bucharest during the Phanariot period (1716–1821).** The paper aims to reconstruct the geographical framework of Bucharest during the so called Phanariot period (1716–1821) on the basis of contemporary written sources, mainly testimonials of foreign travelers and chronicles. We have paid equal attention to the land relief, the rich hydrographic network (rivers, streams, sources, lakes, swamps etc.), the climate and the vegetation (including vegetable gardens, orchards and vineyards), permanently taking into account the implications (both beneficial and deleterious) of the geographical framework for the life of the inhabitants. At the same time, we have been concerned to point out the differences between the eighteenth century's and present day geographic data of Bucharest.

Parmi les chefs d'accusation que les Cantacuzènes ont adressés à la Sublime Porte (1714) pour sceller le sort de Constantin Brâncoveanu, en quatrième position on retrouve l'imputation d'avoir séjourné de sept à neuf mois par an dans la vieille ville princière de Târgoviște au lieu de demeurer à Bucarest, devenue depuis 1659 la seule résidence des voïvodes, suite à une décision du Sultan (Potra, 1990, 17). De cette façon, le Seigneur aurait causé des torts à la fois à ses sujets et au trafic (commerce) de la capitale, et il aurait pu «un jour fuir plus aisément avec sa famille et ses richesses en Transylvanie» (Del Chiaro, 1929, 111). Même si elle était souvent invoquée comme prétexte pour justifier la relégation d'un voïvode, l'oppression par celui-ci des pauvres rayas ne dérangeait aucunement la puissance ottomane, pourvu que cette politique fût mise en application à son propre avantage, tandis que, dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on avait assisté à l'aiguïsement de la crainte que le Prince régnant aurait pu trahir la Porte et chercher refuge au-delà des montagnes, surtout après que, en 1711, Dimitrie Cantemir, jusque-là considéré comme le plus fidèle des dirigeants roumains – s'était rangé du côté des russes de Pierre le Grand.

En de telles circonstances, la présence constante de la cour royale à Bucarest était pour la Porte la meilleure garantie de l'obéissance de la Valachie, d'autant plus qu'elle empêchait *de facto* toute rébellion avec une chance réelle de succès des voïvodes, depuis longtemps dépourvus d'une armée propre, tant soit peu importante. Surtout puisque le kaza Giurgiu – territoire ottoman depuis environ 1450, où étaient d'ordinaire stationnés les effectifs militaires turcs – se trouvait à moins de soixante kilomètres de la capitale.

Tout en soufflant sur la nuque des dirigeants valaques, les Ottomans pouvaient les tenir d'une main de fer, en surveillant de près non seulement leurs actions politiques, mais aussi les ressources primaires de la terre roumaine, qui avaient acquis une importance vitale pour leur économie. Et, afin qu'il n'y eût aucun danger d'insoumission de la part des voïvodes valaques, en décembre 1715 la Porte décida de remplacer les princes autochtones par des sujets ottomans chrétiens, de langue et de culture grecque, qui résidaient pour la plupart dans le quartier du Phanar à Constantinople.

Ainsi, le statut de Bucarest en tant que capitale permanente de la Valachie s'est davantage renforcé. Ne jouissant d'aucun soutien de l'intérieur et en établissant leur autorité presque exclusivement sur l'appui des Ottomans, ces princes étrangers avaient tout intérêt à établir leur

---

\* Maître de conférences, Chaire de philologie classique, Université de Bucarest, 5–7, Rue Edgar Quinet, RO-70106, email: t\_dinu@yahoo.com

résidence le plus près possible du Danube, pour se réfugier dans l'Empire en cas d'émeute ou d'invasion étrangère. Ce sera par exemple – après moins d'un an de règne à Bucarest (fin août 1716) – le cas du premier souverain phanariote, Nicolae Mavrocordat, que les boyards hostiles avaient berné en lui faisant croire que les troupes autrichiennes étaient en train de se diriger vers la capitale afin de le capturer et de l'emporter en Transylvanie (Del Chiaro, 1929, 137–139, Dinu, 2011, 254–256).

Par conséquent, Bucarest fût imposée définitivement en tant que capitale de la Valachie en tout premier lieu par une volonté extérieure et deviendra le centre d'une principauté obligée à tourner son regard vers le monde ottoman plutôt que vers l'Europe chrétienne, un pays dont le commerce s'était depuis longtemps réorienté de la zone centrale du vieux continent vers les marchés de l'Empire ottoman (Panaitescu, 1994, 167–168). De ce point de vue, l'emplacement géographique de Bucarest par rapport à celui des anciennes résidences des voïvodes du pays en dit long. Alors que Câmpulung aussi bien que Curtea de Argeș se trouvent en proximité des Carpates méridionales et loin du Danube et que Târgoviște occupe une place plutôt centrale en Valachie (étant située à environ 125 km de Giurgiu et à 90 km de Brașov), Bucarest inverse la perspective, vu qu'elle est située à 60 km du fleuve et à 160 km de Brașov.

Mais, au-delà des raisons politiques et économiques qui ont amené la Porte ou les seigneurs locaux à choisir Bucarest, il est nécessaire de comprendre si cette ville possédait aussi certaines caractéristiques naturelles pour devenir le principal centre de la Valachie. Tout en offrant un aperçu des traits essentiels de son cadre géographique on essayera de jeter, au moins partiellement, la lumière sur cette question.

Située à une latitude de 44°26' et à une longitude de 26°06', Bucarest se trouve au milieu de la zone tempérée, environ à mi-chemin entre l'équateur et le pôle. Mais, contrairement à d'autres villes européennes situées à une latitude semblable, la capitale de la Roumanie ne profite ni de l'influence bénéfique de la mer (telles Bordeaux, Gênes, Ravenne), ni de l'emplacement sur les rives d'un grand fleuve (telle Belgrade), se situant au beau milieu d'une région plate, à l'extrémité ouest d'une vaste plaine qui s'étend jusqu'à la mer Noire et même au-delà, vers la mer Caspienne (Mihăilescu, 2003).

Une partie constituante de celle-là, la plaine Vlășia, sur laquelle notre ville a été établie, est une zone plate, dont les altitudes varient entre 50 et 120 mètres au-dessus du niveau de la mer, caractérisée par une profusion de vallées et de combes séparées par de larges interfluves du milieu desquelles émergent de nombreux chaudrons de différentes tailles (Iordan, 1973, 31). Les vallées mentionnées, plus ou moins creuses en fonction des dimensions du lit des cours d'eau qui les traversent (Argeș, Sabar, Ciorogârla, Cocioac, Dâmbovița, Colentina, Ilfov, Pasărea, Ialomița, Călnău etc.), ont généralement des flancs escarpés, creusés dans les dépôts lœssiques et présentent des plaines inondables avec un relief riche (méandres, tertres allongés, buttes non inondables, échancrures) dans lesquelles ont pris naissance des lacs et des étangs. L'abondance de l'eau, indispensable à tout établissement humain, a rendu possible le peuplement de la région de Bucarest depuis les temps préhistoriques (Georgescu, 1965, 19) et a favorisé, à l'époque médiévale, l'émergence et le développement d'une ville dont les habitants, comme il était d'usage en ce temps-là, couvraient une partie de leurs besoins alimentaires en pratiquant l'agriculture à l'intérieur du noyau urbain ou bien aux alentours de celui-ci. De même, les poissons et les divers animaux des étangs et des rivières, très facile à se procurer, furent, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, une présence constante sur les tables des Bucarestois. Par exemple, comme l'a noté François Recordon, secrétaire du Prince Ioan Gheorghe Caragea (1812–1818) et observateur attentif de la vie bucarestois d'avant 1821, pendant le Jeûne de la Nativité et le Carême, lorsque même « les excellents poissons qu'on pêche dans le Danube et dans les autres rivières du pays » étaient interdits, les habitants de Bucarest se contentaient d'« escargots et d'écrevisses des marais dont on fait une consommation immense » afin de pouvoir avaler les désagréables « légumes cuits à l'eau avec un peu de sel ou de sucre pour tout assaisonnement » (*Călători* XIX, 1, 2004, 685).

La ville proprement-dite a été fondée dans la zone inondable de la rivière Dâmbovița, à l'endroit où celle-ci atteint une largeur plus grande, qui s'étend d'environ 300 mètres à Uranus – Mihai Vodă, 2 190 m à Dealul Piscului et 2 960 m à Văcărești (Giurescu, 1979, 20). Les berges de la rivière sont assez hautes, mais inégales, les altitudes de la berge droite variant entre 10 et 15 mètres, tandis que celles de la berge gauche, généralement plus basse, va d'une hauteur de 4–6 mètres en amont jusqu'à 7–12 mètres en aval. La région de Bucarest était jadis caractérisée par un microrelief assez complexe, généré par le cours sinueux de la Dâmbovița et par les accumulations alluviales inégales pendant les débordements provoqués par de fortes crues. Avant l'intervention anthropique radicale, dans la capitale on pouvait distinguer clairement les buttes non inondables (« popine » ou « grădiști ») et les baies de pré.

Les premières étaient une sorte de péninsules triangulaires qui avançaient à partir de la plaine vers l'intérieur des marécages et étaient assez nombreuses, occupant principalement la berge droite de la rivière. Parmi celles-ci la plus longue et la plus représentative était celle d'Uranus – Mihai Vodă (aujourd'hui détruite à la suite de la construction du Palais du Parlement).

En revanche, dans les régions où la roche que la Dâmbovița avait rencontré sur son cours avait été plus dure, on retrouve des buttes non inondables qui témoignent de l'altitude que la plaine atteignait avant que la rivière eût creusé son lit. Parmi celles-ci, la plus haute est à présent la colline de la Patriarchie (85 mètres d'altitude absolue, 14 mètres d'altitude relative), suivie à grande distance par les collines de Radu Vodă (75 mètres d'altitude absolue, 5 mètres d'altitude relative) ou de Bucur (74 mètres d'altitude absolue, 4 mètres d'altitude relative). De cette façon, l'action érosive de la Dâmbovița à l'intérieur d'une ville de plaine avait généré des différences de niveau qui dépassaient par endroits plus de 15 mètres (18,40 mètres entre la colline Dealul Piscului et le quai adjacent de la Dâmbovița, 15,90 mètres entre la colline de l'actuelle Université Nationale de Défense et la berge de la rivière) (Giurescu, 1979, 19).

À leur tour, les baies de pré, populairement appelées « cociocuri » sont des cavités creusées par les méandres sinueux de la rivière, qui avait autrefois changé de cap, donnant naissance sur l'ancien emplacement de son lit à des marécages et à des marais. De cette façon, sur toute l'étendue de la ville sont surgis des lacs, qui ont formé une chaîne ininterrompue qui va de Grozăvești jusqu'à la colline de Filaret (Georgescu, Cebuc, Daiche, 1966, 108) (le lac de Șerban Vodă, le lac Filaret, le lac Lânăriei, le lac Bibescu, le lac Postăvari, le lac Antim, le lac de Dura Neguțătorul – le futur Cișmigiu, le lac Stufului, le marais Izvor et ainsi de suite). Et, en contrepartie, dans le nord de Bucarest il y avait une longue série de lacs alimentés par la rivière Colentina, qui s'est conservée en grande partie intacte jusqu'à aujourd'hui (Buftea, Mogoșoaia, Chitila, Străulești, Băneasa, Herăstrău, Floreasca, Tei, Fundeni, Mărcuța, Pantelimon, Cernica).

C'est toujours suite à l'incessant serpentement de la Dâmbovița que sont nés plusieurs îlots (« ostroave »), dont à l'époque phanariote les sources en attestent environ cinq (Giurescu, 1979, 21). Sur l'un d'eux, « une île enchantée surgie des eaux susurrantes » – comme en témoigne, s'élevant sur les ailes de la poésie, le baron Ludwig von Stürmer, futur collaborateur de premier ordre du chancelier Metternich – s'érigait à partir de 1743–1744 à peu près « dans un silence solennel », le « temple solitaire » de Saint-Eleuthère (Eglise de Saint Eleuthère le Vieux – Biserica Sfântul Elefterie Vechi (fig. 1). Le plus grand îlot s'était trouvé cependant aux approches de la Colline de la Métropole – « Dealul Mitropoliei » – et avait hébergé des maisons d'habitation, des moulins à eau, un bain public et d'autres dépendances (Georgescu, Cebuc, Daiche, 1966, 109). Pourtant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, après le dessèchement au moins partiel dudit ruisseau, celui-ci avait acquis, semble-t-il, un rang intermédiaire entre l'île et la grève (« prund »), à savoir lambeau de terrain sec sur le bord d'un cours d'eau.



Fig. 1 – L'ancienne église Saint Eleuthère, située jadis dans un îlot de la Dâmbovița.

Comme on a déjà pu le constater, dans la ville phanariote de Bucarest il y avait aussi d'autres cours d'eau à part la Dâmbovița: des ruisseaux, des ruisselets (« gârlițe»), des rus (« private»). Le plus notable était la Bucureștioara (fig. 2), qui prenait sa source d'un étang (aujourd'hui le Jardin Ioanid, récemment rebaptisé le parc Ion Voicu) et parcourait le faubourg appelé «mahalaua Săpunarilor (Scaunelor)» pour former ensuite derrière l'hôpital Colțea «l'étang Carvasara (de la douane)» et le lac Șuțului. À la sortie, la Bucureștioara se divisait en deux bras, lesquels, après plusieurs errances, finissaient par se jeter dans la Dâmbovița, l'un dans les parages de Piața Unirii et l'autre en amont des «granges du seigneur» («jitnița domnească») ou serait bâti plus tard l'Institut médico-légal (aujourd'hui aussi démoli à la suite de la destruction du centre-ville dans les années 80 du XX<sup>e</sup> siècle) (Giurescu, 1979, 21–22). Puisque la Bucureștioara avait un faible débit et un écoulement lent et que les habitants de Bucarest n'hésitaient pas à y jeter toutes sortes d'ordures et même des matières fécales, l'aspect et l'odeur du ruisseau n'étaient pas des plus agréables. En témoigne l'épithète duquel les gens du peuple l'avaient effrontément affublée, à savoir Căcaina ou Căcata («La merdeuse»). Et, lentement mais sûrement, ces décharges et accumulations de débris de toutes sortes ont fini par être fatales au ruisseau, qui a disparu à peu près dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1814, le lit de la Bucureștioara semble avoir été déjà presque complètement comblé, vu que les habitants du faubourg Trei Scaune ont présenté leur plainte au Hospodar Ioan George Caragea, en lui demandant de le faire déboucher, car à chaque fois que la pluie tombait, au lieu de rejoindre les eaux du ruisseau, elle débordait dans les foyers limitrophes (Potra, 1990, 202).

Et, comme si les lacs, les étangs, les trous d'eau engendrés par la Dâmbovița et par ses affluents n'auraient pas suffi, les Bucarestois se sont affairés à aménager des étangs artificiels et des viviers pour la pêche, en déviant une partie des eaux desdites rivières ou bien en captant et en dirigeant certains ruisseaux. Un tel étang se trouvait probablement sur l'emplacement de l'actuel parc Carol et un autre dans les parages du faubourg de Giulești.

À leur tour, les sources d'eau étaient présentes à tout bout de champ, aussi bien dans le noyau urbain proprement-dit qu'aux abords de la capitale (dans la région de Izvor (La source), comme en témoigne le nom, dans la région de Știrbei Vodă – Cișmigiu, où l'on peut trouver encore aujourd'hui le ruisseau d'Eminescu, sur la colline de Filaret etc.). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, toutes ces précieuses sources d'eau potable ont commencé à être systématiquement exploitées pour alimenter les fontaines publiques érigées souvent à l'ordre des princes phanariotes, pour lesquels ce fait représentait – dans la bonne tradition du monde Ottoman – une bienfaisance majeure apportée à la communauté, qui en était fort fière. Selon Friederich Wilhelm von Bauer, dès 1780 environ, les habitants de Bucarest «mettent

une attention particulière à l'embellissement des fontaines à eau coulante; ils les enclosent de murs, ils leur donnent des noms célèbres aux quatre coins du monde et les parent de toutes les façons (fig. 3)» (*Călători*, X, 1, 2000, 145).



Fig. 2 – Amedeo Preziosi – pont sur le ruisseau Bucureștioara, 1869.

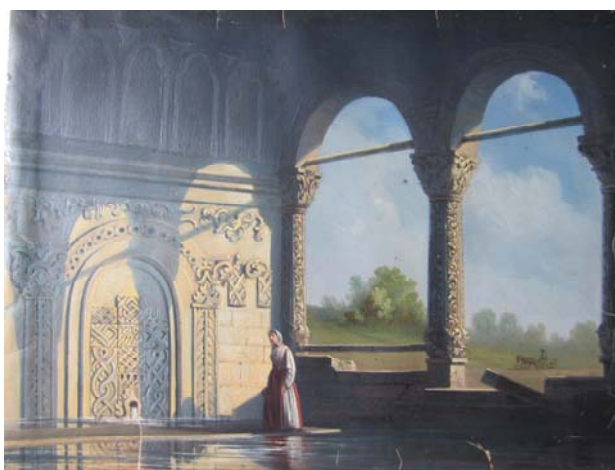


Fig. 3 – Henri Trenk – la fontaine publique de Filaret.

En un mot, on doit s'imaginer la ville phanariote de Bucarest tel un royaume des eaux, telle une Venise *sui generis*, où l'élément aquatique était tout à la fois l'ami et l'ennemi des habitants. Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle « tout le monde boit de ce petit ruisseau (nn Dâmbovița), qui a une bonne eau », nous rassure Minas Băjășkian, un voyageur arménien qui a visité les principautés à deux reprises, en 1808 et en 1820 (*Călători*, XIX, I, 2004, 465), citant à son tour le vieil adage « Dâmbovița apă dulce cin' te bea nu se mai duce » (« ô, Dâmbovița eau douce, celui qui se désaltère de ton eau, ne te quittera pas »), transcrit pour la première fois en 1785 par son compatriote Hugas Ingigian, qui l'avait par soi-même entendu souvent « de la bouche du peuple ». Si grande était la force de la tradition et de la commodité, que personne ne se souciait plus du fait que, entre temps, la rivière s'était remplie de toutes sortes d'immondices. Qui plus est, les Bucarestois étaient prêts à payer pour cette eau « plate » que les porteurs d'eau (« sacagii ») (fig. 4) puisaient dans la rivière et charriaient tout autour de la ville dans de grands tonneaux qu'ils chargeaient habituellement sur des châssis primitifs à deux ou quatre roues. Et seulement lorsque son goût la rendait totalement invendable se daignaient-ils de la « battre » (c'est-à-dire de la purifier) avec de la pierre d'alun.





Fig. 4 – Moritz Benedict Baer – porteur d'eau à Bucarest.

En outre, comme nous l'avons déjà remarqué, l'eau des rivières et des lacs apportait une source supplémentaire de nourriture dans les menus des citadins et en même temps leur permettait d'arroser les potagers, les vergers ou les vignobles locaux. Et c'était toujours grâce à elle que l'on pouvait mettre en marche les moulins (fig. 5) qui servaient à moudre les grains, en arrondissant ainsi de façon non négligeable les revenus du seigneur, de la Métropole ou des divers Bucarestois dotés de l'esprit d'entreprise. D'ailleurs, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la soif de gain a vu proliférer les moulins sur le cours de la Dâmbovița comme des champignons, sans prendre en compte les conséquences dévastatrices de leur exploitation irrationnelle sur la population locale. Car les barrages des moulins causaient des débordements, inondant d'entiers faubourgs, laissant sans abri bien des miséreux. Dépourvus de tout autre soutien, ils allaient porter plainte auprès du Hospodar, lequel, pour apaiser la foule, était parfois contraint à faire démolir le moulin qui avait causé l'ennui (« car la noyade et les dégâts qu'il a produits ont fait que Sa Seigneurie le fasse raser – nous raconte une ordonnance du prince du 25 novembre 1749) (Potra, 1961, 404). Parfois, en période de sécheresse, les moulins « volaient » presque toute l'eau aux habitants assoiffés, faisant même disparaître complètement la Dâmbovița, comme cela s'est passé en juin 1794 (Ionescu Gion 2008, 308).



Fig. 5 – William Wats (d'après Luigi Mayer) – le couvent Mihai Vodă (Michel le Brave) de Bucarest, 1793 ; à droite des moulins d'eau sur le cours de la Dâmbovița.

À l'instar des meuniers, d'autres artisans tiraient parti des eaux de Bucarest, tels que, par exemple, les tanneurs. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ceux-ci avaient probablement leur siège sur les bords d'un petit affluent de rive gauche de la Dâmbovița, mais à force d'utiliser ses eaux pour le traitement du cuir, ils l'ont fait tarir complètement. Parfois, la Dâmbovița donnait leur pain quotidien même aux Gitans, qui cherchaient patiemment les petits grains d'or épars dans la boue (Recordon, *Călători*, XIX, 1, 2004, 671). Sans parler de l'argile, du sable ou du gravier, dont les lits de la Dâmbovița ou de la Colentina étaient si riches, à même de fournir des matériaux de constructions à la portée de tous, voire des moins aisés.

Déjà à l'époque phanariote, les habitants de Bucarest avaient commencé à s'apercevoir que les eaux de la Dâmbovița et des lacs de la capitale pouvaient non seulement leur rendre la vie plus facile, mais aussi leur offrir des moments de détente et des plaisirs esthétiques. Comment le montre le peintre italien Luigi Mayer, vers 1794, «les promenades du public sur les bords de la petite rivière Dâmbovița» étaient désormais devenues «très agréables et très populaires dans la soirée» pour les Bucarestois «en raison de la fraîcheur et du bel emplacement» (*Călători*, X, 2, 2001, 1227) des lieux. À leur tour, pour ne pas côtoyer la populace, les nobles allaient en chariot «dans un endroit appelé Ferăstrău», «à un mille environ de la ville» où ils se promenaient ou se tenaient au bord du lac «tout en se régaland de «crème glacée ou de rafraîchissements» achetés à la buvette qui s'y trouvait. Le dimanche, le phénomène prenait de l'ampleur car, sur les rives du lac étaient «garées» jusqu'à six ou sept cents voitures, pour que les dames chic puissent prendre l'air et afficher leurs «robes et leurs bijoux» (Thomassin, *Călători*, XIX, 1, 2004, 641–642).

Au-delà de ces avantages, les inconvénients dus à l'omniprésence des eaux étaient au moins aussi nombreux. Même en absence des dégâts causés par les moulins, la Dâmbovița, gonflée par la fonte des neiges ou par de fortes pluies tombées dans les montagnes, débordait souvent hors de son lit, en balayant tout sur son passage. Ce fut le cas, par exemple, en 1805, quand les eaux déchaînées ont, à deux reprises, «inondé l'entier pré de la Dâmbovița et les maisons qui s'y érigeaient», infligeant «d'importants dégâts» (Râmniceanu, Erbiceanu, 2003, 266). En attendant le retrait des eaux, les pauvres faubouriens «ne pouvaient plus quitter la maison qu'en canot» (De Hauteroche, *Călători*, XIX, 1, 2004, 194) et puis ils devaient peiner dur pour réparer leurs modestes logis.

Comme on peut facilement l'imaginer, notamment en saison estivale, l'eau stagnante dégageait une odeur nauséabonde sous l'effet de la chaleur qui accélérât la décomposition des matières organiques. Surtout puisque les «déchets aqueux de la ville» s'insinuaient «au-dessous des épais madriers dont étaient revêtues les ruelles», «formant des bourbiers» et se déposant «dans les égouts, d'où il était presque impossible qu'elles sortissent, et qu'on ne pouvait presque jamais vider» (Mac Michael, *Călători*, XIX, 1, 2004, 745). Dans ces circonstances, on ne doit pas être surpris que, tout au long des témoignages de ceux qui visitaient Bucarest on retrouve, en véritable *leit motif*, des plaintes portant sur l'air malsain et les odeurs pestilentielles de la ville. En plus, dans un tel environnement pullulaient les moustiques, qui transmettaient le paludisme et toutes sortes d'autres maladies infectieuses, signalées par presque toutes les personnes qui sont passées par notre ville («La principale maladie qui hante généralement la Valachie et en particulier Bucarest [...] est la fièvre, due aux exhalations qui se dégagent des eaux croupissantes que l'on y trouve en abondance» (sic)») (Ludolf, *Călători*, X, 1, 2000, 435), «les résidents (de Bucarest) sont toujours hantés par la fièvre palustre, bilieuse et infectieuse» (Thornton, *Călători*, XIX, 1, 2004, 389) etc.).

D'ailleurs, même le climat de Bucarest est, à son tour, loin d'être idéal. Située au milieu de la zone tempérée, la capitale de la Roumanie se trouve loin de l'influence bénéfique de la mer ou de l'abri des montagnes et par conséquent le régime thermique et plutôt continental. Du reste, l'emplacement au milieu de la plaine valaque (Câmpia Română), au carrefour de plusieurs influences climatologiques (Jordan, 1973, 31) rend le climat changeant, capricieux, avec de grandes variations d'un jour à l'autre et au cours de la même période de l'année. En hiver, l'air froid qui descend des montagnes se rassemble dans la petite dépression où est située la capitale, qui n'est pas du tout protégée contre la violence du vent de nord-est (crivăț), ainsi que la température peut descendre de

beaucoup de degrés en dessous de zéro et la neige peut tomber tôt dans l'hiver et persiste jusqu'au printemps.

Cela s'est passé, par exemple, pendant l'hiver de 1739–1740, lorsque la saison froide a effectivement commencé le 18 octobre et a duré jusqu'à après la mi-mars. « L'hiver terrible », « tellement dur » que « personne n'a souvenir » d'un autre saison pareil, a fait une forte impression même sur un Sicule tel Kelemen Mikes, habitué au froid de son pays natal, ce qui lui a fait déclarer de manière hyperbolique qu'il s'est senti comme « en Laponie, au bord de l'Océan gelé ». En plus des basses températures, dans de telles circonstances, les choses les plus fâcheuses étaient « la cherté de la vie et la pénurie » générées par l'isolement de la capitale et par la perturbation de la plupart des activités de production (« tout est congelé ici : l'eau, le moulin et le meunier »). Dans ces conditions, « les gens de la rue s'arrachaient le pain les uns des autres », et même un envoyé diplomatique comme Mikes se voyait contraint « de se mettre souvent à table sans avoir de pain » (*Călători*, IX, 1997, 207). Pareillement, vers le 20 mars 1797 « le sol était recouvert d'une couche de neige si épaisse et tellement gelée » dans toute la Valachie, entre Bucarest et Turnu Roșu, que Philip Jackson a été forcé de parcourir cette étendue avec des voitures « auxquelles on a enlevé les roues [...] en les remplaçant par des patins de traîneau » (*Călători*, X, 2, 2001, 1284). Toutefois, les chutes de neige ne confinaient pas habituellement à la maison les gens riches de Bucarest. Bien au contraire, ils en profitaient pour faire des promenades d'après-midi dans le centre-ville afin d'étaler leurs traîneaux, dont l'éclat était pareil à celui des voitures qu'ils affichaient pendant l'été (Thomassin, *Călători*, XIX, 1, 2004, 642).

D'autre part, à Bucarest ne sont pas rares ni les périodes d'hiver doux, presque méditerranéen, comme par exemple en décembre 1791, lorsque le baron Karl von Götze, de passage dans la capitale (11–12 décembre), y a trouvé la chaleur et la pluie, et, une fois arrivé à Câmpina (15 décembre), il a joui du « beau temps, sans doute propre au mois d'avril » (*Călători*, X, 2, 2001, 1015).

En échange, le printemps, quoique court, était caractérisé par un climat doux accompagné de la « belle vue » d'« une ville infinie parsemée d'arbres en fleurs » ou d'« innombrables acacias dont les fleurs embaumaient l'air », (Recordon, *Călători*, XIX, 1, 2004, 663) apaisant au moins une partie des « miasmes qui <exhalent> des bourbiers et des eaux croupies accumulées sous les planchers en bois des ruelles » (Thornton, *Călători*, XIX, 1, 2004, 389). Déjà « vers le début de mai » commençaient souvent les chaleurs étouffantes de l'été (Wilkinson, *Călători*, XIX, 1, 2004, 637), raison de plus pour les étrangers de passage par la ville de se plaindre et pour les habitants de rechercher la fraîcheur des espaces verts. La chaleur accablante était souvent suivie par la pluie, « toujours accompagnée de rafales de vent et de foudres » (Wilkinson, *Călători*, XIX, 1, 2004, 637), comme « la pluie épouvantable » qui a surpris Johann Christian von Struve à Văcărești à la mi-août de l'année 1793, mais qui n'a pas beaucoup duré, car déjà le soir le ciel s'était éclairci et le diplomate a pu tranquillement continuer son voyage « au clair de lune » (Recordon, *Călători*, XIX, 1, 2004, 117). D'autres fois, « au plein milieu de l'été », « le vent de nord-est » (crivăț) « refroidissait (pour une longue période) l'atmosphère », en obligeant les gens du lieu « à porter des vêtements plus chauds » (Wilkinson, *Călători*, XIX, 1, 2004, 637).

La saison la plus agréable à Bucarest était sans doute l'automne, généralement long et ensoleillé (« les journées de fin septembre jusqu'au milieu et souvent jusqu'à la fin de novembre sont les meilleures de l'année ») (Wilkinson, *Călători*, XIX, 1, 2004, 637). C'est à cette saison-là que la ville valaque, « que l'on pouvait assimiler à un immense jardin plutôt qu'à l'une des villes d'Europe » était remplie de fruits, offrant une « vue séduisante » qui donnait envie à ses habitants de sortir « se balader dans les vignobles qui recouvraient les collines environnantes » (Recordon, *Călători*, XIX, 1, 2004, 665–666).

En général, cependant, puisque l'attention des observateurs a été attirée sur les phénomènes extrêmes, les seuls enregistrés en l'absence d'observations météorologiques systématiques, on court le danger de considérer le climat de la ville phanariote plus excessif qu'il ne l'était en réalité. À cet égard nous sont très précieux les commentaires de François Recordon, qui a passé six ans dans la capitale (1812–1818) et qui a affirmé que la température y était modérée et que « le thermomètre de Réaumur, placé à l'ombre, montait parfois en été jusqu'à 29° et 30 °C et en hiver il descendait jusqu'à –12° » (c'est à dire 36 ...37,5°C et respectivement –15°C). Et c'est toujours lui qui souligne de manière



correcte les chutes de précipitations en dessous de la normale qui caractérisent d'habitude la capitale, comme l'indiquent ses propres mesurages, effectués en 1817 (« je dirais même, d'après mes propres observations minutieuses, que je doute qu'il ait tombé sur le sol de cette ville plus de 15–16 doigts d'eau tout au long de l'année 1817 ») (Recordon, *Călători*, XIX, 1, 2004, 661).

La végétation de la contrée, assez différente de celle d'aujourd'hui, correspondait, sans doute, au climat de Bucarest. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la ville se présentait d'un certain point de vue tout comme la définit Heinrich von Reimers, habitué à d'autres agglomérations urbaines de l'Occident, tel «un grand village, joliment bâti, établi dans une forêt, et jonché de jardins et de petits champs » (*Călători*, X, 2, 2001, 1167). Et, en effet, Bucarest se trouvait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle au milieu de la grande région boisée qui jadis s'étendait des Carpates méridionales, au nord, jusqu'au Danube. À l'est aussi, la limite qui séparait la forêt de la grande zone de steppe et, respectivement, de la steppe boisée (sylvosteppe), qui commençait à la mer Noire, était assez loin de la ville, autour de la ligne de la rivière Mostiștea. Ainsi se fait-il que les Bucarestois avaient à disposition plein de bois, utilisé à la fois comme combustible et comme matériel de construction, qu'ils n'hésitaient pas à gaspiller. Par exemple, comme nulle part ailleurs, ils planchaient leurs ruelles de lattes, qu'ils devaient remplacer souvent à cause de la terre boueuse. Cette usance était de nature à étonner et à indigner les étrangers provenant de pays où le bois était devenu extrêmement précieux en raison du déboisement intensif. Même la façon dont les Roumains abattaient sans aucun remords les arbres de la forêt de Vlășie (« Codrii Vlășiei ») suscitait constamment la consternation des voyageurs. Ainsi, vers 1780, l'archéologue et numismate italien Domenico Sestini écrivait : « La Valachie est très riche en forêts, mais vu qu'il y règne un esprit de destruction, celles-ci sont sauvagement ravagées et abattues en toutes saisons et même pendant la période de la végétation la plus épaisse; voilà pourquoi il n'est pas du tout étonnant que la vaste forêt de la zone humide ait disparu très rapidement et à l'endroit où elle se trouvait jadis on ne voit plus qu'une vaste plaine » (*Călători*, X, 1, 2000, 339). Et les témoignages de l'époque sur la déforestation irrationnelle sont beaucoup plus nombreux, en particulier en ce qui concerne la zone sud de la capitale. Ainsi, en 1791, quand Johann Christian von Struve y était passé, la place des forêts majestueuses d'autrefois avait été prise par « une plaine parsemée ça et là de chênes nains » (*Călători*, X, 2, 2001, 1131).

Les essences ligneuses présentes dans les forêts environnantes de Bucarest étaient nombreuses et variées (chêne, chêne chevelu, chêne de Hongrie, tilleul, érable champêtre, érable, sycomore, orme, frêne, charme, érable, etc.), ainsi que les espèces d'arbustes (prunellier, bourdaine, nerprun cathartique, cornouiller sanguin, viorne obier, troène, sureau, etc.). Surtout au printemps, la forêt était recouverte d'un tapis de plantes herbacées, dont nombreuses étaient comestibles aussi bien que de fleurs (perce-neige, scilles à deux feuilles, violettes, corydalis, etc.), tandis qu'en automne ou pendant les périodes pluvieuses poussaient des myriades de champignons que les gens du lieu utilisaient abondamment dans leur alimentation saisonnière. Pour le traitement empirique des diverses maladies, ils faisaient recours aux plantes médicinales que les paysans des villages limitrophes recueillaient pour les vendre ensuite aux foires. Souvent, le gibier grand ou petit des forêts finissait sur les tables des seigneurs ou des boyards qui se consacraient parfois au plaisir de la chasse.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les forêts autour de Bucarest avaient déjà acquis aussi une fonction récréative, aussi bien pour les étrangers que pour les habitants. Ainsi, vers 1792, en route pour Bucarest, William Hunter nous raconte comment, fasciné par « la forêt pleine de charme » de Afumați, il s'était arrêté plusieurs fois pour profiter de la vue et « il était descendu plusieurs fois de son chariot pour cueillir les fleurs sauvages nombreuses et variées qui poussaient ici en abondance » (*Călători*, X, 2, 2001, 1167). Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'exploitation touristique de la forêt était devenue plus organisée. « Dans le beau bosquet appelé Băneasa, où une partie de la société allait souvent », Iancu Văcărescu avait aménagé sur sa propriété un « parc du manoir », qu'il avait non seulement « laissé ouvert au public » mais aussi doté « à ses frais, de tous sortes d'aménagements <pour le plaisir des visiteurs> » (*Călători*, XIX, 1, 2004, 642).

En échange, en plein cœur de la ville envahie par les eaux, la végétation ligneuse, à la fois celle des marais (saule, osier, aulne, peuplier) que celle hydrophile (roseau, jonc, massette, carex/laïches,

lis, scirpe des bois, etc.) était chez elle. Souvent à la surface des eaux stagnantes plus profondes se développait l'ainsi-dit « plaur » ou « cocioc », « un îlot végétal flottant [...] composé des rhizomes des plantes aquatiques, sur lesquels se déposaient les débris aériens décomposés de la respective végétation et la poussière emportée par le vent » (Jordan, 1973, 72). Par conséquent, l'odeur de marais et le coassement des grenouilles accompagnaient la vie quotidienne des habitants de Bucarest.

Au-delà de cette végétation spontanée, Bucarest phanariote pouvait se vanter de cultures agricoles variées. Tout d'abord, le potager était indispensable pour de nombreux ménages, auxquels il assurait un minimum alimentaire. Pourtant, si les Bucarestois pouvaient, à la rigueur, se passer des légumes plantés près de la maison, cela n'était pas le cas pour la sainte liqueur de Bacchus, aussi nécessaire aux monastères, aux nobles et aux gens du peuple, qui avaient, eux aussi, des treilles de vigne dans leurs cours. Cela donnait à la ville phanariote l'aspect d'un grand vignoble qui s'étendait, avec de petites interruptions, de la colline de Cotroceni à celle de Văcărești, en occupant cependant même la plaine ou la zone humide. Sur le plan dressé en 1790–1791 par l'officier autrichien F.B. Purcel, Constantin C. Giurescu a pu compter pas moins de 74 (soixante-quatorze) vignobles entre le Pont Mogoșoaia et le Pont Târgul de Afară, 65 (soixante cinq) entre le Pont Mogoșoaia et la Dâmbovița et 11 (onze) sur la colline de la Métropole (Giurescu, 1979, 269).

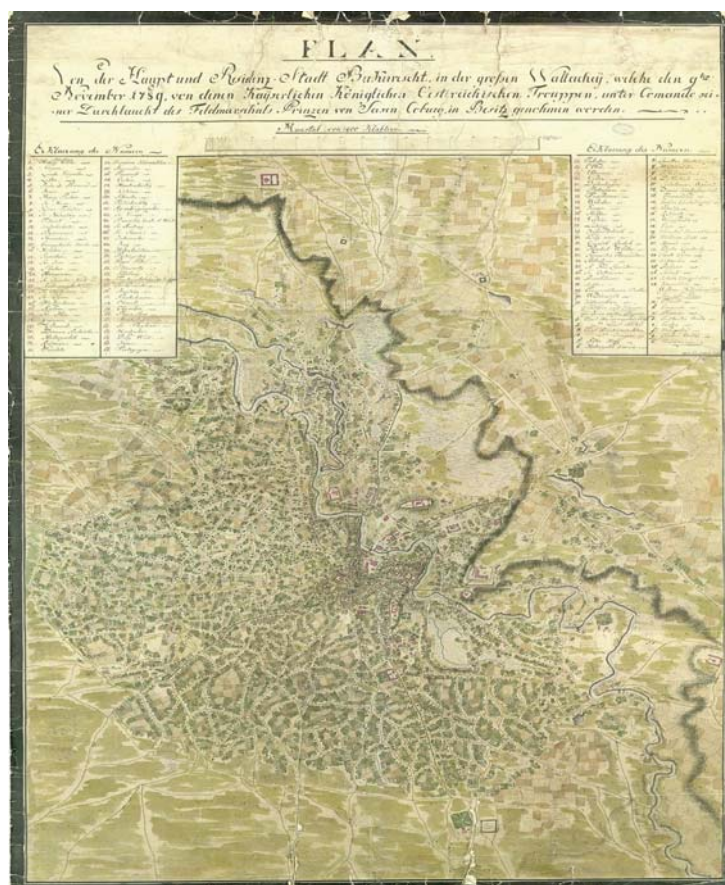


Fig. 6 – F.B. Purcel – Plan de Bucarest, 1790–1791.

Quelques-uns étaient de véritables domaines viticoles, telle la plantation de 18 acres (9 hectares) du *ban* Nicolae Brâncoveanu, située dans le faubourg de Saint-Elleuthère (Sfântul Elefterie) (Potra, 1990, 196). D'autres, évidemment de plus petites dimensions, se trouvaient juste au cœur de la ville, tel le vignoble situé près de l'église Colțea (Potra, 1990, 191).

Moins indispensables pour les habitants que les vignes, les vergers de pommes, poires, prunes, voire même de noyers ou de mûriers étaient également nombreux. Les gens du peuple se contentaient de semer quelques arbres fruitiers dans leurs jardins ou devant la maison pour avoir sur la table des fruits au moment de la récolte, tandis que le prince régnant, les boyards et d'autres Bucarestois prospères possédaient de vastes vergers à l'intérieur ou à proximité du noyau urbain, par exemple « le verger des Văcărești » qui se trouvait à la place occupée aujourd'hui par la Bibliothèque Centrale Universitaire *Carol I* et par l'Athénée roumain (Giurescu, 1979, 271).

En conclusion, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Bucarest offrait un cadre naturel à la fois favorable et hostile. Ses terres fertiles, ses généreuses ressources en eau, les forêts vigoureuses autour de la ville, qui fournissaient du matériel ligneux à foison, mais aussi un surplus de nourriture, l'argile et le sable faciles à exploiter du lit des rivières étaient autant d'avantages qui ont facilité la survie même aux couches défavorisées de la population. Cependant, ces avantages se transformaient souvent en inconvénients: les eaux vivifiantes pouvaient augmenter démesurément, en détruisant tout sur leur passage, les bâtiments en bois pouvaient être réduits en cendres suite à un incendie dévastateur éclaté soudainement, sans parler des épidémies de peste qui faisaient rage dans les conditions d'hygiène précaires de la zone palustre de la ville, ou des affreux tremblements de terre qui frappaient au dépourvu la capitale. Dans de pareilles circonstances, la «vie douce» des habitants du bourg valaque, que citent les sources roumaines aussi bien que celles étrangères, était brutalement interrompue et les Bucarestois devaient serrer les dents et unir leurs forces pour rebâtir de fond en comble tout ce que les éléments de la nature avaient démantelé du jour au lendemain, priant Dieu pour qu'Il les protège pour tout le reste de leurs vies contre un nouveau fléau.

#### RÉFÉRENCES

- Del Chiaro, A.M. (1929), *Revoluțiile Valahiei* (după textul reeditat de N. Iorga), în românește de S. Cris-Cristian, cu o introducere de N. Iorga, Viața Românească, Iași.
- Dinu, T. (2011), *Dimitrie Cantemir și Nicolae Mavrocordat, Rivalități politice și literare la începutul secolului XVIII*, Edit. Humanitas, București.
- Erbiceanu, C. (2003), *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Edit. Cornicar, București
- Georgescu, F., Cebuc A., Daiche P. (1966), *Alimentarea cu apă – Canalizarea Dâmboviței – Asanarea lacurilor din nordul capitalei*, Muzeul de Istorie a Orașului București.
- Giurescu C.C. (1979), *Istoria Bucureștilor*, ediția a II-a revăzută și adăugită, Edit. Sport-Turism, București.
- Ionescu Gion, G., (2008) *Istoria Bucureștilor*, Edit. Etnopress, Iași.
- Jordan, I., (1973), *Zona periurbană a Bucureștilor*, Edit. Academiei Republicii Socialiste România, București.
- Mihăilescu, V. (2003), *București*, ediție îngrijită de Gheorghe Niculescu en Șerban Dragomirescu, Edit. Paideia, București.
- Panaiteșcu, P. P (1994), *Cum au ajuns Bucureștii capitala țării? în Interpretări românești, Studii de istorie economică și socială*, ediția a II-a, postfață, note și comentarii de Ștefan S. Gorovei și Măria Magdalena Szekely, Edit. Enciclopedică, București.
- Potra, G. (1961), *Documente privitoare la istoria orașului București (1594–1821)*, Edit. Academiei Republicii Populare Române, București.
- Potra, G. (1990), *Din Bucureștii de ieri*, volumul I, Edit. Științifică și Enciclopedică, București.
- \*\*\*(1997), *Călători străini despre Țările Române*, vol. IX, volum îngrijit de Maria Holban (redactor responsabil), Maria M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru și Paul Cernovodeanu, Edit. Academiei Române, București.
- \*\*\*(2000), *Călători străini despre Țările Române*, volumul X, partea, 1, volum îngrijit de Maria Holban, Maria M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru și Paul Cernovodeanu (redactor responsabil), Edit. Academiei Române, București.
- \*\*\*(2001), *Călători străini despre Țările Române*, volumul X, partea a II-a, volum îngrijit de Maria Holban, Maria M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, Paul Cernovodeanu (redactor responsabil), Edit. Academiei Române, București.
- \*\*\*(2004), *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea*, Serie nouă, vol. I (1800–1821), volum îngrijit de Georgeta Filitti, Beatrice Marinescu, Șerban Rădulescu-Zoner, Maria Stroia (secretar de volum), redactor responsabil Paul Cernovodeanu, Edit. Academiei Române, București.
- \*\*\*(redactor responsabil Florian Georgescu) (1965), *Istoria orașului București*, volumul I, Muzeul de Istorie a Orașului București.

